

Cahiers paysans en zone Mali-Sud

Introduction

Enquêtant sur les pratiques de l'écrit dans la région cotonnière du sud du Mali, j'ai entendu parler d'une pratique qui a retenu mon attention, celle de tenir un cahier à soi, destiné à des notations personnelles. Le cahier d'écolier est le support d'écritures multiples dans le contexte villageois : cahiers scolaires mais aussi cahier de l'association villageoise où sont consignés les crédits consentis en début de campagne agricole, cahier où sont reportés naissances et décès, cahier de comptes des commerçants. Mais l'idée d'un cahier à part, à soi, m'a intriguée pour plusieurs raisons.

Premièrement, il m'a semblé tenir là un de ces usages de l'écrit qui sont restés inaperçus en raison de l'attention portée à des traditions lettrées plus anciennement constituées (la tradition islamique, les pratiques graphiques des devins) ou à des phénomènes plus originaux comme les inventions d'écriture liées à des prophétismes scripturaires (tel le nko étudié par J.-L. Amselle¹). Mon projet était d'aborder les usages plus quotidiens de l'écrit en français ou en langues nationales, dans une perspective proche de celle développée dans l'ethnologie de la France sur les écritures « ordinaires »², même si cette épithète ne convient pas dans un contexte de relative rareté des compétences et des occasions d'écrire.

Deuxièmement, l'idée d'écrire pour soi va à l'encontre des discours de promotion de l'alphabétisation qui véhiculent une injonction à écrire pour la communauté. La figure idéale du lettré qui met ses compétences au service des autres est bien sûr mise à mal par tous les cas, fréquents, où l'écriture sert contre les autres³. Mais au-delà de ce constat classique d'une ambivalence de l'écriture, un ensemble d'usages de l'écrit se développent simplement en marge des usages collectifs, et il m'a semblé intéressant d'explorer les contours de ce registre d'écriture.

Troisièmement enfin, j'ai dès l'abord été frappée par la diversité des profils des scripteurs de cahiers :

- des scolarisés pour la plupart, mais de niveaux très variables, certains ayant un niveau inférieur à la fin du cycle primaire ; de plus, ayant choisi comme terrain principal un village situé près de Fana où a été ouverte une des premières écoles expérimentales bilingues franco-

¹ AMSELLE Jean-Loup (2001) *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures* Paris, Flammarion.

² FABRE Daniel, ed. (1993) *Écritures ordinaires*, Paris, P.O.L., Centre Georges-Pompidou, BPI et (1997) *Par écrit. Ethnologies des écritures quotidiennes*, Paris, Maison des sciences de l'homme.

³ GÉRARD Étienne (1997) *La tentation du savoir en Afrique. Politiques, mythes et stratégies d'éducation au Mali* Paris, Karthala et ORSTOM.

bambara, j'ai pu observer une diversité de configurations dans la répartition des langues selon le type de scolarisation, en français seulement ou bilingue ;

- mais certains cahiers sont tenus par des personnes passées seulement par l'alphabétisation pour adultes en bambara, développée dans cette région sous l'égide de la CMDT ;

- enfin, les cahiers portent aussi la trace du passage par des filières islamiques, principalement l'école coranique dans mon enquête menée auprès d'adultes, ainsi, plus rarement que des signes magico-religieux, notamment ceux liés à la divination.

En termes d'âge également, les cahiers que j'ai pu observer font apparaître que cette pratique traverse les générations, et si elle est plutôt masculine (comme l'ensemble des pratiques de l'écrit), j'ai tout de même recueilli quelques cahiers tenus par des femmes en milieu urbain.

Pour étudier cette pratique, j'ai réalisé auprès de villageois alphabétisés et scolarisés des entretiens portant sur leur trajectoire et leurs pratiques actuelles, mais j'ai aussi tenu à observer leurs écrits, en les photographiant dans le cours d'entretiens. Cette méthode donne sa spécificité à mon corpus :

1) ce sont des écrits dont **les scripteurs sont identifiés**, l'entretien fournissant une contextualisation précise ;

2) les cahiers ont souvent été **commentés** en entretien.

J'ai constitué ces documents en un corpus qui comprend 381 photos, dont l'essentiel sont des séries de pages de cahier (291 photos, le reste est constitué de feuilles volantes, lettres, listes de courses, etc.). L'usage de la photo numérique s'est imposé afin de pouvoir travailler en détail sur les textes. Il ne faut pourtant pas oublier que même dans un usage apparemment aussi neutre, la photo est bien le produit d'une interaction : on m'a montré certains cahiers sans accepter de me les laisser photographier, ou en sélectionnant des passages.

L'objet de cette communication est d'explorer les significations anthropologiques de cette pratique d'écriture qu'est la tenue d'un cahier. Qu'est-ce que consigner des événements, des notations diverses sur un cahier à soi ? Pour répondre à cette question, je procéderai en deux moments : **[diapo 2 - plan]**

- dans un premier temps, en donnant un aperçu de la diversité des contenus des cahiers, je caractériserai ces objets par l'importance des emprunts de modèles et des circulations culturelles qui s'y opèrent ;

- dans un second temps, je montrerai que seule la prise en compte du support de l'écriture, le cahier, permet de comprendre pleinement cette pratique.

1. Dynamiques de l'appropriation : emprunts de modèles et circulations culturelles [diapo 3]

L'hypothèse générale qui guide mes recherches que des processus d'appropriation de la culture écrite sont à l'œuvre sur mon terrain.

Certes, l'écrit fait l'objet d'une imposition : l'école reste souvent vue comme une contrainte, de même que l'alphabétisation mise en œuvre par la CMDT. Les injonctions à écrire émanent d'institutions perçues comme lointaines.

Mais en même temps les modèles scripturaux qui sont ainsi véhiculés apparaissent bien localement appropriés, si l'on entend par là qu'ils sont mobilisés par les scripteurs à d'autres fins. L'examen d'une page de cahier va me permettre de préciser cette notion d'appropriation
[diapo 4].

a) L'appropriation comme reprise de modèles

Ce cahier est tenu par Moussa Camara, âgé de 38 ans au moment de l'enquête, qui est passé par l'école en français jusqu'en 7^{ème}, puis a suivi une formation d'alphabétisation pour adultes en bambara qui lui a permis d'obtenir une fonction dans l'AV, donc d'utiliser le bambara écrit au service du village. J'ai pu observer trois de ses cahiers : un cahier de notes copiées lors d'une formation sur les associations de parents d'élèves, tout en bambara ; un carnet sur lequel il consigne les quantités de coton récoltées par les membres de la famille, tout en bambara ; ce cahier.

Dans ce cas, le cahier est destiné aux notations personnelles. Cette première page est pourvue d'un titre « l'histoire des faits qui ont passé » qui fonctionne aussi comme un titre du cahier dont seule les deux premières pages sont écrites.

L'expression est à la première personne, mais quant au contenu on est loin de notations intimes auxquelles ce mode d'expression et le titre pourraient laisser penser.

On est face à un relevé extrêmement sobre de dates d'événements : mariages, naissances, décès ainsi que le début de la marche et la date du sevrage de sa fille et la date du départ à Bamako de sa première femme.

On repère la reprise de modèles administratifs et premièrement celui de l'état civil, à propos duquel il faut préciser que l'injonction à écrire est forte (il est bon de disposer de ces informations qui peuvent être utiles à l'établissement ultérieur d'actes - plus directement des campagnes de sensibilisation à la nécessité des déclarations sont menées et la notation

personnelle y est parfois prônée). Le modèle du carnet de santé est également présent à travers les deux dates concernant sa première fille.

Cependant, par rapport à d'autres types de notations de dates, sous la forme stricte de l'aide-mémoire, la mise en forme qu'opère ici le scripteur lui donne un tour singulier, ne serait-ce que parce que des données hétérogènes sont rassemblées (le départ de sa femme montre que la chronique déborde les nécessités de l'établissement d'actes d'état civil). Le projet d'écrire une histoire semble s'être opéré dans un premier temps en rassemblant des données antérieures : le premier bloc concernant les événements datés de 1990 à mai 1993 a visiblement été écrit en une fois, sans doute à partir de notes, puis a donné lieu à une chronique tenue au fil des événements, comme on le voit aux changements de couleur de l'encre mais aussi de graphie (« fatumata » est écrit en script et dans l'orthographe officielle du bambara).

Notons également le choix du français qui singularise ce cahier parmi les autres, et qui permet de mettre à distance l'idée selon laquelle la langue maternelle, ici le bambara, serait le vecteur privilégié de l'expression personnelle.

b) Faire sien des contenus culturels qui circulent par d'autres voies [diapo 5-6]

Voici maintenant un tout autre registre, avec cette page tirée d'un cahier tenu par Modibo Camara, âgé de 35 ans et passé par l'école bilingue du village (7^{ème}). Ses cahiers sont tenus en français, à l'exception de ce type de notations.

Cette page comprend trois espaces distincts, séparés par le scripteur par deux grands traits horizontaux qui occupent toute la largeur de la page. La première partie, qui n'a pas été commentée lors de l'entretien comporte deux formules (*kilisi*), dont le premier, s'ouvre par la formule « tu bismillâhi ». L'indication marginale porte sur le contexte de profération (formulé par l'usage d'un participe présent « en mélangeant les semences de céréales »). Dans le contenu de cette première formule, on peut noter la variation entre deux indications de personne : tout d'abord, le mil est désigné comme celui de « karisa », *un tel*, plus précisément de « ne karisa », *moi un tel*, alors qu'à la fin de la formule, cette indication est indexée sur le scripteur « ne madu », *moi Madou*⁴. Cette mention du prénom du scripteur particularise la formule.

Au contraire, dans les deux autres parties de la pages, nous avons affaire à des notations beaucoup plus décontextualisées. Les notations sont datées, et elle consistent en deux énumérations numérotées et titrées. Les titres sont les noms de deux tradi-thérapeutes : le

⁴ L'anonymisation des enquêtés m'a amenée à « flouter » le nom du scripteur sur le cahier.

premier est très connu par l'émission hebdomadaire qu'il anime en bambara sur la radio locale consacrée au savoir médicinal, le second est identifié par son titre de « Professeur ». Les informations ont été notées suite à l'écoute de cette émission diffusée par la radio Kolombada qui émet depuis Fana. On peut relever le caractère analytique du savoir diffusé à la radio. L'intervenant passe en revue les parties de la plante pour indiquer l'utilité de chacune d'elle. La dernière partie procède ainsi, par catégories descriptives de la plante, ici le maïs : le 1) donne un usage médicinal de la balle de maïs (ou glume), c'est-à-dire l'enveloppe du grain de céréale ; le 2) détaille l'utilité de la fleur femelle du maïs (baatara). La recette, un des genres graphiques par excellence selon Jack Goody, apparaît comme le lieu d'une mise en forme du savoir médicinal plus proche des traditions savantes que la notation des formules⁵. Ainsi, sur cette page, on observe au sein d'un même registre médicinal au sens large des variations fortes selon les sources (indications recueillies dans le contexte d'interactions orales, données entendues à la radio) et les genres discursifs (formules magiques ou recettes médicinales). Dans les deux cas l'appropriation apparaît dans le geste de faire sien des contenus culturels qui circulent.

c) Recueillir et mettre ensemble : la copie dans les cahiers et carnets de Moussa Coulibaly [diapo 7]

Moussa Coulibaly, 30 ans, 6^{ème}, est un villageois auprès duquel j'ai régulièrement enquêté et avec lequel je me suis liée d'amitié, auprès duquel j'ai photographié 3 cahiers et 2 carnets. A la différence des autres cahiers, l'interaction avec moi a influencé sa pratique, ce dont je m'efforce de tenir compte dans l'analyse des écrits postérieurs à notre rencontre.

La copie occupe une place importante dans ses cahiers. Si l'on excepte les pages entières couvertes de crédits qui sont consignés, l'essentiel de ses notations personnelles sont des copies. Les sources, imprimées, en sont diverses (une grammaire française, une brochure franco-arabe, des pochettes de cassettes de musique⁶, son extrait d'état civil).

Ses cahiers sont également caractérisés par l'intensité de pratiques de copie d'un cahier ou carnet à l'autre, en particulier le récit du décès de sa belle-sœur Rokia, qui apparaît sur deux carnets et que je vous propose d'examiner ici [diapo 8].

⁵ Cependant il ne faudrait pas déduire de ce seul exemple une opposition tranchée entre ces deux genres, au contraire beaucoup de textes de mon corpus sont mixtes.

⁶ La notation de titres de chansons est répandue, elle donne à lieu à toute une série de pratiques : on peut noter des titres de chansons entendues à la radio pour se faire établir ensuite une compilation pirate ; l'envoi de dédicace à la radio suppose aussi de retenir les titres et donne lieu à des écrits.

Dans ce dernier cas, la notation finale est l'aboutissement d'une série d'écrits : il a tout d'abord coché les deux dates sur un calendrier imprimé qui est suspendu chez lui ; puis il a consigné une première fois cet événement dans un premier carnet, avant de recopier cette notation au sein de son « carnet de secrets ».

Cette revue des pratiques de copie dans les cahiers de Moussa fait apparaître la diversité des valeurs que prend l'acte de copier⁷ :

1) dans le cas de l'extrait d'acte de naissance, copier revient à dupliquer, à toutes fins utiles, comme on ferait une photocopie. Cette valeur de la copie se retrouve dans des pratiques de copie de livres, qui permettent d'en avoir un exemplaire à disposition, renouant avec la pratique de la copie de manuscrits.

2) la copie semble aussi avoir une fonction d'incorporation de certains textes : dans le cas de textes religieux, on retrouve ici un usage lié à la tradition lettrée islamique, où copier peut être une pratique dévotionnelle ; l'usage scolaire de la copie comme mode de mémorisation rejoint aussi ce type de pratique.

3) plus généralement, la copie est une manière de sélectionner un ensemble d'extraits, de formules, de textes de statuts et de sources diverses mais qui constituent un ensemble de références personnelles.

4) enfin, dans le cas des pratiques qui consistent à recopier le même texte, la copie, qui renoue avec l'usage scolaire du brouillon ensuite mis au propre, signale que l'écrit final est l'aboutissement d'un travail d'écriture dans lequel on peut voir une nouvelle figure de l'appropriation.

2. Qu'est-ce que tenir un cahier ? Enjeux de la prise en compte du support de l'écriture

Au terme de cette première partie, on comprend mieux à quels types de notations on a affaire sur les cahiers, mais l'hétérogénéité de ces notations, en termes de genres, de sources, de langues, de contenus et d'usages ne permet pas de faire du cahier un genre en tant que tel. Certes l'activité de copie nous oriente vers l'idée du cahier comme recueil de notes à soi. Mais pour caractériser la pratique de tenir un cahier à soi, il faut maintenant revenir à l'objet lui-même. **[diapo 9].**

Il s'agit là d'une perspective également développée par les historiens, notamment Roger Chartier⁸ qui s'inspire des travaux menés dans le courant de la bibliographie, c'est-à-dire

⁷ BARRÉ-DE MINAC Christine, ed. (2000) *Copie et modèle : usages, transmission, appropriation de l'écrit*, Didactiques des disciplines, Paris, INRP.

d'une approche des textes littéraires dans leur matérialité⁹. Notons d'emblée cependant que par rapport aux travaux des historiens, dans le cadre d'une enquête ethnographique, où les documents sont observés en contexte, la question du support est beaucoup plus immédiatement rattachée à celle des usages.

a) Le cahier comme objet

Comme on l'a vu dans les documents examinés précédemment, les cahiers sont des cahiers d'écolier, des objets manufacturés produits par des imprimeries souvent locales. Plusieurs cahiers portent la trace de modifications artisanales qui signalent le soin qui les entoure : couvertures, reliures par couture.

- Parmi les modes d'acquisition, on peut distinguer les cahiers qui sont reçus par les scripteurs lors de formation ou pour servir à une mission confiée par la collectivité et ceux qui sont achetés à la seule fin de servir de cahier à soi.

Le premier cas est très souvent attesté : la formation ne donne lieu qu'à la copie de ce qui est au tableau sur quelques pages, le reste est réinvesti à d'autres fins. Plus rarement cela peut être le cas d'anciens cahiers d'écoliers, mais ceux-là sont souvent densément remplis, ce qui laisse peu d'espace, sinon dans les marges.

Le second cas est celui de l'achat¹⁰ d'un cahier destiné à servir de support aux notations personnelles.

Au sein des séries de cahiers que j'ai observées auprès d'un même scripteur, les deux cas sont souvent attestés. On a souvent une première prise d'écriture qui se fait en transformant un cahier de formation ou un cahier utilisé collectivement en cahier à soi, puis une consolidation de ce genre, et l'acquisition d'un cahier à soi.

- Pour ce qui est des usages, il faut indiquer d'emblée la difficulté à observer des contextes d'écriture sur les cahiers : ceux-ci ne sont pas publics, l'écriture sporadique (des notations courtes très irrégulières) donc on peut par chance observer quelques occasions mais pas mener une enquête systématique par observations.

Certains entretiens donnent des détails sur contexte de l'écriture, comme dans le cas vu plus haut d'une écriture après écoute de la radio. D'une manière générale, l'écriture est décrite

⁸ CHARTIER Roger. (1987) *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Le Seuil et (1996) *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIV^{ème}-XVIII^{ème} siècle)*, Paris, Albin Michel.

⁹ McKENZIE D.F. (1991) *La bibliographie et la sociologie des textes* Paris, Editions du Cercle de la Librairie.

¹⁰ Prix moyen d'un cahier de 96 p : 200F CFA.

comme prenant place dans un endroit privé. Les cahiers circulent peu, même si un cas de cahier prêté à un ami a été rencontré.

Le contexte de l'entretien a permis d'observer plus systématiquement les modes de rangement et de conservation. Le cahier est un objet que l'on range au mieux dans un cartable suspendu à un clou, plus souvent dans un sac plastique. Les modes de rangement des papiers sont assez soigneux (et ce d'ailleurs également chez des chefs de familles non alphabétisés), le cahier étant généralement associés aux quelques livres détenus (manuels scolaires) et à des documents conservés. Si leur conservation le temps où il sont tenus est assurée, sur la durée, une fois abandonnés, il sont souvent perdus, rarement conservés comme tels.

Avoir un cahier, c'est donc détenir un objet à soi, disposer d'un espace physiquement délimité comme à soi, ce qui ne va pas de soi dans le contexte rural où l'espace à soi dans l'espace domestique est souvent très restreint.

Cet analyse du cahier comme objet amène à formuler l'hypothèse que les notations hétérogènes dans leur contenu tirent leur unité de leur inscription sur le cahier comme espace à soi. Tenir cahier personnel serait un moyen d'objectiver l'existence d'une sphère à soi.

Si l'on en vient à considérer la pratique du cahier personnel comme un genre constitué comme tel sur ce terrain, la question de la désignation de cette pratique et plus largement de ce registre personnel, par les acteurs se pose. Or dans les entretiens, j'ai éprouvé une difficulté à l'aborder, le principal enjeu dans les interactions étant d'éviter une catégorisation par le terme de secret (*gundo*) qui limite les possibilités de prolonger l'investigation. Les études sur le secret, dans l'aire mandé comme ailleurs, ont insisté à juste titre sur les usages stratégiques que l'on peut faire du terme de secret, mais. Un autre type de catégorisation disponible est celui des affaires personnelles (*n magoɲefenw*, *mes propres besoins*) qui renvoie de manière plus précise au contenu des cahiers comme ce que l'on souhaite avoir sous la main, ce dont on a besoin pour soi.

Le cahier proprement dit n'a pas de nom générique : on a vu le cas du cahier de Moussa Camara où le titre « l'histoire » peut fonctionner comme un titre pour tout le cahier ; Moussa Coulibaly donne des titres à ses cahiers : cahier contrôle, carnet de secrets, mais ces pratiques ne sont pas généralisées. Le mode de désignation le plus fréquent passe par le pronom personnel (éventuellement renforcé, « mon propre cahier ») ou par une distinction d'avec d'autres cahiers : un cahier à part.

b) Le cahier de Ba Moussa Camara

Pour avancer dans l'analyse de cette pratique, je vous propose pour finir de prendre un cahier dans sa quasi-totalité, afin de montrer l'intérêt qu'il y a à prendre au sérieux la matérialité du cahier en tant objet tri-dimensionnel¹¹ : les deux dimensions de la spatialité de la page à laquelle s'ajoute la succession des feuilles du codex.

Il s'agit du cahier de Ba Moussa (37 ans, école bilingue 7^{ème}).

La première page [**diapo 10**] comporte un tableau qui récapitule des sommes d'argent données par différentes personnes. On peut supposer qu'il s'agit des montants donnés au moment du décès du père du scripteur, événement auquel se réfèrent les trois lignes qui précèdent le tableau, dans la marge haute. L'énoncé, en bambara, adopte la forme stéréotypée du communiqué de décès. Cet événement est mentionné dans la page suivante [**diapo 11**], en français sous la forme d'une incise dans un énoncé portant sur le poids du coton récolté.

La page suivante [**diapo 12**] liste les dates d'accouchement de différentes femmes de la concession, en français et en bambara, l'alternance codique servant à opérer la transposition d'un calendrier à l'autre.

Suivent une série d'événements consignés suite à l'écoute de la radio [**diapo 13**] : décès du musicien congolais Pépé Callé, décès d'un marabout célèbre (avec des informations en bambara), puis des informations locales [**diapo 14**] (la mort du chef de village, l'ouverture de la mosquée du vendredi dans le village), et des informations personnelles [**diapo 15**] (j'ai acheté une pompe, une clef, une pince).

On mesure à nouveauté la variété des registres, en même temps que l'on saisit mieux l'unité du cahier comme espace à soi. Pour faire ressortir le travail opéré par ce cahier, je vous propose le tableau suivant [**diapo 16**], où l'on voit que Ba Moussa organise la prise de note selon une distinction thématique claire, l'ouverture de différentes pages correspondant à autant de rubriques auxquelles il revient au fil des années.

Dans ces différentes pratiques de copie, de recueil d'informations diverses, dont la proximité au scripteur très variable, il me semble que l'on voit se constituer une forme d'écriture de soi, si l'on entend par là des pratiques qui peuvent être très éloignées de celle du journal intime et se rapprocher plutôt de celles que Foucault voit à l'œuvre dans les textes de l'Antiquité tardive où il pointe l'étrangeté de pratiques dans lesquelles s'éprouve le rapport à soi « par le secours de discours sans âge et reçus d'un peu partout »¹².

¹¹ HUBERT Christiane, HEBRARD Jean (1979) "Fais ton travail!" *Enfances et culture* 2 (juin 1979): p. 47-57.

¹² FOUCAULT Michel (2001a) "L'écriture de soi" in *Dits et écrits II, 1976-1988* Paris, Quarto Gallimard: 1239.

Conclusions [diapo 17]

En conclusion, je voudrais tout d'abord revenir sur l'importance d'une prise en compte du **support** dans sa matérialité.

Dans cette investigation sur le cahier comme support d'écriture, j'ai exploré deux dimensions de la notion de support.

Premièrement, s'intéresser au support invite à prendre au sérieux la dimension d'objet du cahier. En tant que tel, il requiert une analyse attentive à sa circulation matérielle : sa provenance en tant qu'objet manufacturé, parfois porteur de modifications artisanales ; ses modalités d'acquisition, qui révèlent que bien souvent la prise d'écriture s'effectue littéralement à la marge, en le détournant d'une utilisation initiale dans un contexte de formation ; enfin, ses usages et sa destinée une fois qu'il devient un cahier à soi, entretenu et plus ou moins bien conservé. On peut ainsi, en s'inspirant de la perspective développée actuellement sur la vie sociale des objets (Kopytoff), reconstituer l'histoire de ces cahiers, qui rend compte d'une appropriation au sens très littéral du terme, tout en soulignant les limites de ce processus (un cahier peut aussi être abandonné).

Deuxièmement, la considération du support permet d'approfondir l'analyse des contenus même des cahiers. Celle-ci procède évidemment en détaillant les thèmes abordés, les genres discursifs mobilisés, les langues employées, les graphies et les autres systèmes de signes utilisés. Mais il faut ajouter à ces dimensions discursives et graphiques la matérialité du support, qui ajoute des contraintes formelles à la pratique d'écriture. Dans le cas du cahier, j'ai surtout développé ici l'importance de ce support comme un objet tridimensionnel, qui permet au scripteur d'organiser des données sur un temps long sans être tenu à une stricte linéarité des notations¹³. Le cahier ouvre ainsi des possibilités multiples de mise en forme des données, en référence à des modèles variés : le cahier scolaire, le registre professionnel, mais aussi les imprimés, livres ou brochures.

Ainsi dans le cas des cahiers, on peut avancer que le support lui-même constitue très largement la pratique : seule la pérennité du cahier et son statut d'objet que l'on conserve assure des pratiques d'écriture suivies ; quant aux formes que prennent ces écritures, l'analyse de la succession des notations montre qu'elle constitue une exploitation des ressources que constitue la forme du cahier.

¹³ Outre cette approche inspirée par la codicologie, qui vaut en somme pour tout manuscrit relié, d'autres caractéristiques formelles de l'objet comme les marges, les couvertures imprimés sont aussi des ressources diversement mobilisées par les scripteurs, dont la prise en compte est essentielle pour comprendre la pratique d'écriture.

Enfin, je voudrais souligner que les pratiques observées se situent à l'**articulation des différents supports et médias**.

Ainsi, plusieurs exemples présentés montrent que la radio, qui peut facilement être identifiée comme un média de l'oral, suscite des activités d'écriture importantes, des écrits adressés à la radio à ceux produits à son écoute.

L'analyse de ces documents permet de poursuivre la complexification du regard sur la tradition orale déjà entreprise par l'anthropologie : l'exemple des recettes me semble particulièrement probant, qui combine sources orales diverses, personnelles ou radiodiffusées, avec dans ce dernier cas un passage probable par l'écrit au préalable.

Mais on pourrait aussi s'interroger sur l'existence d'un continuum entre ces pratiques et l'écriture littéraire en approfondissant la question du rapport aux lectures.